



# *LIVRES & IDÉES*

## Avoir 20 ans loin des Aurès

Benjamin Stora  
raconte le départ  
de sa famille  
d'Algérie et son arrivée  
en France, en 1962.



*Des rapatriés embarquent pour la France dans le port d'Alger, en mai 1962. Reporters Associés/Gamma Rapho*



Avec  
Les Rendez-vous  
de l'histoire  
de Blois



**L'Arrivée. De Constantine à Paris, 1962-1972**  
de Benjamin Stora  
*Tallandier, 240 p., 19,90 €*

**A**près *Les Clés retrouvées* (1) qui évoquait son enfance juive à Constantine, Benjamin Stora raconte l'inflexion de sa destinée après son départ forcé vers la métropole, avec toute sa famille déboussolée, valises à la main, à l'été 1962. Cette bascule dans l'inconnu, à 12 ans, ne fut pas un « rapatriement » organisé comme les autorités le disaient alors pour tourner plus vite la page : le petit gars à l'œil vif n'a pas oublié le tout petit bonbon qu'on leur distribuait pour l'aviation en débarquant à Orly. C'était plutôt une « entrée dans un » exil occidental « appelé à durer longtemps », un temps indéfini d'exploration à tâtons d'une France enfiévrée de consommations, de bagnoles et de yéyé, mais qui ne voulait rien connaître de la guerre d'Algérie :

dur moment où « les racines anciennes sont excavées, creusées et déposées dans un sol que l'on retrouvera plus tard ».

Du coup, ce fut chez lui un « âge des ruptures qui suggèrent l'impossibilité d'un compromis entre le passé algérien et le présent ». Avec, heureusement, une brique d'identité qui s'ajoutera peu à peu à celles maçonnées à Constantine : l'école républicaine qui ne lui fera pas renier sa bar-mitsva, les études émancipatrices, la réussite du bon élève, qui vont armer le lycéen de Janson-de-Sailly et de Saint-Germain-en-Laye puis l'étudiant de Nanterre.

Le livre rend compte surtout de la somme d'efforts qu'il dut faire pour passer le gué et assumer tant bien que mal cette « double vie » d'écorché vif. Les Stora eurent bien du courage, comme toute famille de migrants, pour trouver le logement décent et le travail déclassé mais fixe, quitte à laisser tomber maintes coutumes et solidarités constantinoises.

Leur havre fut pour le père, fou de Victor Hugo, resté hostile au « traître » de Gaulle, un médiocre emploi de bureau ; pour

la mère, quelques ménages et l'usine Peugeot ; pour les deux, le boulot harassant, les trajets interminables et l'amer souvenir. Mais pour toute la famille vint l'HLM de Sartrouville (Yvelines) où Benjamin « ado » put enfin vaquer en paix, apprit à apprivoiser les sixties via Europe 1, le ciné et les musiques anglo-saxonnes et, surtout, mit en pratique la fraternité des virées en bandes, de la drague, de la blague et du foot, avec bientôt en poche la carte des Jeunesses, quasi obligatoire dans ce fief communiste.

« Cette nouvelle famille que je

m'étais constituée en bas de mon immeuble dans cette banlieue grise et morne chassait la mélancolie de l'exil et atténuait mon sentiment de solitude. Elle m'ancrait en France » : voilà le cœur du livre, palpitant d'une nouvelle vie où l'atavisme algérien était « mis à l'ombre ».

*Le livre rend compte surtout de la somme d'efforts qu'il dut faire pour passer le gué et assumer tant bien que mal cette « double vie » d'écorché vif.*

Les derniers chapitres séduiront peut-être moins, quand Benjamin Stora conte les premières aventures politiques grâce auxquelles il a élargi son plain-pied français en s'appropriant l'élan révolutionnaire passé et présent. Mai 68 au lycée de Saint-Germain, avec le renfort de filles d'en face déjà trotskistes ? Au Quartier latin dans les premières manifs et les débats interminables ? Oui, pourquoi pas.

La conversion, le mot n'est pas trop fort, au trotskisme « dur », via Pierre Lambert et l'Organisation communiste internationaliste (OCI) dont il deviendra plus tard un permanent ? Oui encore, pourquoi pas. Mais sur sa « fièvre du politique », sa conception naissante de l'histoire et du métier d'historien, juste esquissées ici, Benjamin Stora nous doit un nouveau livre. Qu'on lui souhaite aussi fier que celui-ci.

**Jean-Pierre Rioux**

(1) Flammarion, 144 p., 8 €.